

Claire Coleman

Une amitié américaine

Jacques et Raïssa Maritain
Emily Holmes Coleman
1942-1971



desclée
de
brouwer

*Essai
Spiritualité*

Une amitié américaine

Du même auteur, aux éditions Parole et Silence

La voix cachée, Dialogues sur Mozart avec Fernando Ortega, 2002.

Mozart. La fin de sa vie, avec Fernando Ortega, essai, 2005.

Lettre à mon mari mort, récit, 2006.

Adieu, plaisant soleil, trois contes, 2008.

Mère, quel est ton vrai visage ? récit, 2009.

Avec Mozart. Un parcours à travers ses grands opéras, avec Fernando Ortega, essai, 2010.

Claire Coleman

Une amitié américaine

Jacques et Raïssa Maritain

Emily Holmes Coleman

*

1942-1971

Desclée de Brouwer

*Pour Joseph Geraci,
en souvenir d'Emily*

*et pour mon fils
Thomas Maritain Coleman*

Introduction

J'ai connu Jacques Maritain à Lyon, en septembre 1965, et quelques semaines plus tard, en Angleterre, Emily Coleman. J'étais jeune alors, et sans doute ne les ai-je pas appréciés comme je le pourrais aujourd'hui si, par impossible, il m'était donné de les revoir. De ces deux êtres relativement proches de leur mort, j'ai le souvenir de vieillards usés par la vie, passant leurs journées étendus, soutenus par des oreillers, au milieu de livres et de manuscrits. Certes, Maritain était déjà âgé. Quant à Emily Coleman – la mère de mon mari –, elle n'avait alors que soixante-six ans mais elle sortait d'une lourde opération au cerveau et son apparence était sans conteste celle d'une vieille femme.

*

L'idée de ce livre est née au cours d'une conversation que j'eus à Amsterdam avec le dédicataire de ces pages, un très proche d'Emily. Je pensai d'abord publier l'intégralité de la correspondance entre elle et les Maritain. Devant l'abondance du matériel et des exigences éditoriales auxquelles je n'étais pas préparée, je renonçai assez vite à ce projet et je décidai de relater l'histoire de l'amitié entre les Maritain et Emily, en m'appuyant sur une partie de leur correspondance et sur tous les souvenirs que je garde d'eux, et cela dans une totale liberté. Ainsi pourrais-je sauvegarder l'essentiel : faire connaître cette aventure humaine hors du commun.

*

La vie de Jacques et Raïssa Maritain, depuis leur rencontre en 1901 dans la cour de la Sorbonne jusqu'à la mort de Raïssa en 1960 puis celle de Jacques, treize ans plus tard, fut une longue traversée qui marqua profondément la philosophie, l'art et la pensée chrétienne du ^{xx}e siècle. Le philosophe Maritain enseigna en France, aux États-Unis, au Canada, sillonna les deux continents durant un demi-siècle et écrivit une cinquantaine d'ouvrages. Ses prises de position politiques et philosophiques lui valurent de cuisantes controverses. Raillé par les ennemis de sa pensée, calomnié, contesté jusque dans la hiérarchie de l'Église, il poursuivit sans broncher, soutenu par Raïssa, sa tâche de penseur au service de ce qu'il estimait être la vérité.

En dépit de l'image recuite d'un Maritain désincarné et transparent, il supportait sans peine les innombrables voyages qui le conduisaient d'un bout à l'autre du globe, et les conférences, séminaires, colloques auxquels se doit un philosophe connu, sans que sa production littéraire en fût affectée. Il apprit l'anglais à soixante ans, et malgré un terrible accent français (qui pourtant charmait les Américains), en quelques mois il fut en mesure d'écrire et de s'exprimer dans cette langue qu'il aimait. Fumeur de pipe, amateur de whisky *on the rocks*, il vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans et, malgré un cœur malade, sa dernière décennie fut fertile en écrits, parmi lesquels *Le Paysan de la Garonne* (1966) qui connut le succès que l'on sait.

*

C'est au cours de l'année 1940, alors que le couple se trouvait déjà aux États-Unis, que Raïssa entreprit la rédaction de la première partie de ses souvenirs « pour essayer d'échapper au désespoir qui nous assiégeait en cet été à jamais mémorable par le désastre où l'Europe et la France – le monde peut-être – ont failli sombrer ».

Raïssa suivit le conseil d'un ami sans que l'idée l'ait jamais effleurée d'écrire ses mémoires. Mais que viserait ce récit ? Quels seraient ses points d'appui ? La réponse était contenue dans deux mots banals qui lui vinrent à l'esprit et dont elle fit un titre inoubliable : *Les grandes Amitiés*.

Son enfance russe à Marioupol (aujourd'hui Zhdanov), non loin de Rostov-sur-le-Don où elle naquit dans une famille juive ; son arrivée à Paris en 1893 avec ses parents et sa petite sœur Véra ; la Sorbonne et la rencontre avec Jacques Maritain ; la grande figure de Léon Bloy et enfin le baptême du jeune couple dans l'Église catholique font l'objet de ce premier volume. La suite, intitulée *Les aventures de la Grâce* paraîtra deux ans plus tard, et en 1948 les deux parties seront réunies en un seul volume par les éditions Desclée De Brouwer.

Les grandes Amitiés fut traduit et publié aux États-Unis, au Canada et à Londres sous un titre nettement moins évocateur : *We have been friends together*. Le succès fut immédiat. Cette édition comporte des photos de Jacques et Raïssa à l'époque de leur mariage (Jacques très romantique, longue mèche blonde sur la tempe ; Raïssa d'une fraîcheur exquise), et de Bergson, de Péguy, de Psichari, ainsi qu'une lettre manuscrite de Bloy.

Si j'insiste sur cette édition américaine, c'est parce qu'elle est à l'origine de tout. Un jour de l'été 1942, dans le désert de l'Arizona, une jeune femme découvre l'existence de ce livre dans une revue littéraire ; elle le commande, le lit, et quelques mois plus tard écrit sa première lettre aux Maritain.

*

Cet essai n'est pas seulement un hommage que je veux rendre à celle qui fut ma belle-mère. C'est le récit d'une conversion improbable et d'une exceptionnelle amitié. C'est le long et coûteux cheminement d'une artiste dont la vie fut bouleversée par sa rencontre avec Jacques et Raïssa Maritain.

*

Qui était Emily Coleman ?

Une Américaine, une femme superbement douée, poète, diariste, romancière. Née en 1899 à Oakland, en Californie, dans une famille de la petite bourgeoisie protestante, elle est choyée par une mère dont l'instabilité mentale se manifestera dès les premières années d'Emily. L'enfant n'a que sept ans lorsque sa mère, gravement atteinte, devra être hospitalisée et sera définitivement séparée des siens. Il semble, d'après les biographes, que l'amour excessif de cette mère n'ait pas été sans dommages pour Emily. En fait, l'héritage maternel était lourd. À l'âge de huit ans, parce qu'on la trouvait nerveuse et qu'on la soupçonnait d'onanisme, elle fut examinée en clinique psychiatrique où elle se trouva seule parmi des adultes aux comportements inquiétants. À vingt-cinq ans, elle souffrit d'une dépression post-partum qui la conduisit elle-même aux portes de la folie et la fit hospitaliser durant deux mois. Guérie, elle tenta de se débarrasser de ce souvenir par l'écriture d'un roman autobiographique : *The Shutter of Snow*.

« J'avais un besoin désespéré d'être aimée. » Mais les collèges où Emily est interne lui semblent des prisons. La discipline forcenée de ces établissements n'a qu'un seul effet sur elle : elle déteste et combattrait toujours tout système organisé et autoritaire. Selon sa biographe, Elizabeth Podnieks, « là se trouve une des clés de la personnalité d'Emily¹ ».

Lorsqu'elle découvre les livres, elle découvre en même temps sa vocation d'écrivain. Elle commence un journal, écrit des poèmes dont l'un sera publié dans une revue littéraire enfantine. Elle a huit ans. De ce premier (et modeste) succès, elle concevra une indéracnable certitude : elle sera écrivain.

1. Cf. Elizabeth PODNIEKS, *Hayford Hall, Hangovers, Erotics and Modernist Aesthetics* (Southern Illinois University Press, 2005).

Après son diplôme du Wellesley College (université réservée aux jeunes filles), Emily épouse, à vingt-deux ans, un jeune psychologue à peine plus âgé qu'elle, Loyd Ring Coleman, surnommé Deak. Dans ses *Souvenirs des Maritain* rédigés en 1968 mais interrompus par la maladie et restés inédits, elle écrit : « Je ne pouvais concevoir de vivre sans un homme à mes côtés, et jamais il ne m'est venu à l'idée que vivre seule fut un état souhaitable. » En traçant ces mots, Emily met le doigt sur la composante principale de sa personnalité : un besoin d'amour – d'amour fou – qui sera l'occasion et de sa chute et de sa rédemption.

Mais je ne veux pas anticiper. Retrouvons la jeune femme dans les années 1930, telle que l'a décrite la romancière Mary Wesley : « Emily n'était pas à proprement parler belle, mais inoubliable. Elle avait des yeux bleus largement espacés, des cheveux blonds, un teint doré... » Ajoutons à cela des fossettes autour du sourire et une bouche immense ourlée de lèvres pleines qui, jointes, évoquaient selon son fils un ballon de rugby. Mais le détail saillant, ce qu'on retient d'elle par-dessus tout, c'est l'intensité du regard. Ses yeux diffusaient une lumière qui gênait certains. Passion, ardeur, violence, émotivité... tout était contenu dans son regard.

Après la naissance de son unique enfant, John, en 1924, et l'épisode pathologique qui suivit l'accouchement, le ménage d'Emily et Deak commença à battre de l'aile. La jeune femme se livra à plusieurs aventures sans lendemain cependant que son époux butinait ailleurs. Sans nul doute, les premières expériences sexuelles d'Emily (avec Deak avant leur mariage) furent extrêmement satisfaisantes. Mais cela fut insuffisant pour sauver leur couple.

La vie aux États-Unis pesait à Emily. Même à New York, elle estimait ne pas pouvoir mener sa carrière d'écrivain. Seule l'Europe – Paris ! – pourrait permettre l'essor de sa vocation. Alors, d'un commun accord, les époux vont se séparer. C'est le début d'un divorce qui sera prononcé en 1932. Au moment où les conjoints se quittent (Emily et son bébé partent seuls pour l'Europe), Deak retire gentiment l'alliance du doigt de sa femme en lui disant : « Sens-toi

libre ! » Mais pour l'être, ni l'un ni l'autre n'avaient attendu cette amicale injonction. L'échec de ce mariage fut très mal vécu par le père d'Emily, un protestant de la vieille école, puritain et convenable.

Libre, certes ! Mais Emily a un fils, John, deux ans. Il est actif, très remuant, il la dérange dans son travail... Assez vite, son affection maternelle va connaître des limites. « Je n'étais pas faite pour être mère », dira-t-elle plus tard. On la croit sur parole. Mais alors, que deviendra le petit garçon ?

Une chose est sûre : elle ne s'en occupera pas. Elle a horreur des soins et de l'attention que requiert un petit enfant. Elle veut vivre pour elle, pour son art – et cette vie d'artiste est inconciliable avec la maternité.

Alors, elle et Deak cherchent dans Paris une famille d'accueil. Après deux échecs on trouve enfin, dans le XIV^e arrondissement, la famille où le petit John demeurera jusqu'à l'âge de quatorze ans. C'est une famille de « Russes blancs » exilés en France depuis 1920. Officier de marine dans l'armée du Tsar, M. Donn doit à présent se contenter d'un poste d'électricien aux usines Citroën. Sa femme est une jeune mère dévouée et concrète. Il y a deux enfants : Olga et Rostik, qui deviendront la « sœur » et le « frère » de John. Ils sont un peu plus âgés que lui, le petit est donc l'objet de toutes les attentions. C'est une vraie famille, unie, équilibrée, où l'enfant d'Emily connaîtra une vie normale.

Cependant que Deak se charge des frais de pension pour leur fils, le père d'Emily, demeuré aux États-Unis, décide d'entretenir sa fille afin qu'elle puisse se consacrer à l'écriture. Voilà donc Emily libérée à la fois de son fils et du souci de gagner sa vie.

Dès 1928, à Saint-Tropez, auprès de l'anarchiste américaine Emma Goldman dont elle corrige les manuscrits, Emily rencontre le critique littéraire anglais John Ferrar Holms et la bientôt célèbre Peggy Guggenheim. Des liens amicaux se nouent. C'est à partir de là que l'existence d'Emily va basculer. Peggy l'intègre dans son cercle d'amis : peintres, sculpteurs, écrivains... célébrités qui marqueront plus ou moins leur époque. Dans ce milieu, Emily

déploie ses ailes. La liberté à laquelle l'exhortait son ex-mari devient vite une réalité grisante. Entre Paris, Londres et l'Italie, elle vivra une dizaine d'années parmi les artistes et les intellectuels de son temps, presque tous des Américains expatriés. Elle connaîtra alors une vie facile, irresponsable, gouvernée par l'argent, l'alcool, le sexe, une vie libre de toute contrainte au service de l'art et de la littérature.

*

Le *Journal* d'Emily vient d'être publié aux États-Unis et au Canada par Elizabeth Podnieks. Il couvre les années de 1929 à 1937². Emily a trente ans. Elle a déjà rencontré John Holms et Peggy Guggenheim. Elle habite Paris. Après la belle introduction d'Elizabeth Podnieks, on entre de plain-pied dans le quotidien de l'héroïne : voyages, lectures, liaisons, ruptures... Les premiers mots du *Journal* mettent tout de suite dans l'ambiance : « Nous allâmes dîner et ensuite danser. » C'est le Paris des « années folles ». Montparnasse et ses cafés fourmillent de célébrités. Emily dîne au restaurant avec son mari, son amant, et un jeune Anglais qui lui apprend à danser le tango argentin. Elle a un fils de cinq ans, mais de lui il n'est pas beaucoup question.

Le moins qu'on puisse dire est que ce *Journal* offre une image très parlante de l'existence chaotique d'Emily dont les autres protagonistes sont Peggy Guggenheim, John Holms, Djuna Barnes. Plus tard s'ajouteront Antonia White, Peter Hoare, Douglas Garman, Dylan Thomas et bien d'autres.

Le « modernisme » dont se réclament la vie et l'œuvre – en particulier le *Journal* – d'Emily, s'inscrit dans le vaste mouvement qui toucha les lettres et les arts en Occident dès la fin du XIX^e siècle et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Dans la naissance et le

2. *Rough Draft. The Modernist Diaries of Emily Holmes Coleman 1929-1937*, édité par Elizabeth Podnieks, University of Delaware Press, 2012.